

Bill Douglas, une enfance en Ecosse

Mort en 1991 à l'âge de 55 ans, le cinéaste a laissé en héritage un bouleversant récit d'éducation

S'il avait été moins intransigent, s'il était passé par l'école de la BBC, s'il n'était pas mort à 55 ans, en 1991, Bill Douglas appartierait de plein droit au panthéon du cinéma britannique, aux côtés de ses contemporains, John Boorman, Peter Watkins, Ken Loach, Mike Leigh, Stephen Frears... Mais Bill Douglas n'a réalisé qu'une demi-douzaine de films (si l'on compte les courts-métrages tournés pendant ses études) et son nom ne resurgit que de temps à autre, lorsque la bonne idée de projeter sa trilogie vient à un programmeur ou – comme c'est le cas aujourd'hui – à un distributeur.

My Childhood (« Mon enfance »), *My Ain Folk* (« Les miens », en écossais) et *My Way Home* (« Mon retour ») ont été réalisés entre 1972 et 1978. Les deux premiers volets de ce récit de formation à nul autre pareil durent trois quarts d'heure, le dernier une heure et quart. Cette brièveté rend bien compte de l'extrême économie de la manière de Bill Douglas – sens de l'ellipse, exigence à l'égard du spectateur appelé à passer d'un moment du récit à l'autre sans transition, pureté de l'instant et du mouvement. Cette austérité (mais le mot est trop rebutant aujourd'hui pour rendre compte de la beauté de ce cinéma) semble procéder du dénuement dans lequel a grandi Bill Douglas.

Il est né en 1934 à Newcraighall, qui est aujourd'hui une banlieue d'Édimbourg. Pendant la seconde guerre mondiale, Newcraighall était un petit village minier. Les hommes descendaient chaque jour dans la fosse, les enfants

allaient glaner du charbon dans les terrils pour chauffer les taudis dans lesquels tous vivaient.

My Childhood évoque ces années de guerre, que Bill Douglas a passées avec son frère sous la garde d'une grand-mère hiératique, rendant parfois visite à sa mère internée dans un asile de fous (ainsi disait-on), voyant passer les deux hommes (son père et celui de son demi-frère) qui y avaient conduit la malheureuse. On reconnaît dans l'énoncé de cette enfance misérable une tradition vieille comme *Oliver Twist* (Douglas rend d'ailleurs hommage à Dickens, le premier livre que tient entre ses mains son alter ego, nommé Jamie, est *David Copperfield*). Le cinéaste lui donne une forme originale et émouvante, dès le premier volet. Il ne s'agit pas ici de reconstituer une époque (de toutes les façons Douglas n'en avait pas les moyens) ou de la représenter à travers des objets ou des moments symboliques, mais d'évoquer le passé, comme les chamans évoquent les esprits. Les séquences sont brèves, mais les plans sont plutôt longs, généralement fixes. Ils saisissent des moments de cette enfance cruelle, laissant au spectateur le soin de remplir les interstices.

Il suffit d'un peu d'attention pour pénétrer dans ces souvenirs faits de longues souffrances (le froid, la faim, l'humiliation) entrecoupées de brèves bouffées de compassion. Dans le premier volet – très émouvant parce que, si la méthode et la vision sont déjà là, leur mise en œuvre est parfois gauche –, Jamie se lie d'amitié avec un prisonnier de guerre allemand.

La douleur de vivre reste la dominante de ces images au format presque carré, tournées dans un noir et blanc d'abord fantomatique (*My Childhood*), puis d'une netteté impitoyable. Jamie, toujours incarné par le même acteur, Stephen Archibald, qui passe de l'enfance à l'âge adulte sous nos yeux, trouve le chemin qui le mènera chez lui. C'est-à-dire à Newcraighall, qu'il avait quitté comme un orphelin en passe d'être mis au ban de la société, où il revient en artiste, en cinéaste.

Malgré le succès critique de ce premier volet et l'appui de Mamoun Hassan, le responsable de l'aide à la production au British Film Institute, Bill Douglas n'a réussi à réaliser qu'un autre long-métrage après sa trilogie, *Comrades*, qui raconte une tentative de révolution communautaire agricole, écrasée dans les premières années du règne de Victoria. Ce marginal n'a jamais trouvé le chemin des coproductions internationales, comme Ken Loach, ou de l'organisation militante, comme Peter Watkins.

Son humeur fantasque, ses éclats sur le plateau (on lira à ce sujet le récit que Mamoun Hassan fait du tournage de *My Childhood*, sur son blog *Moviemasterclass*) expliquent en partie cet isolement.

Sans empêcher de regretter qu'un cinéaste de sa puissance et de sa singularité n'ait laissé que quelques bobines derrière lui. ■

THOMAS SOTINEL